

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

DEUXIÈME PARTIE

XII

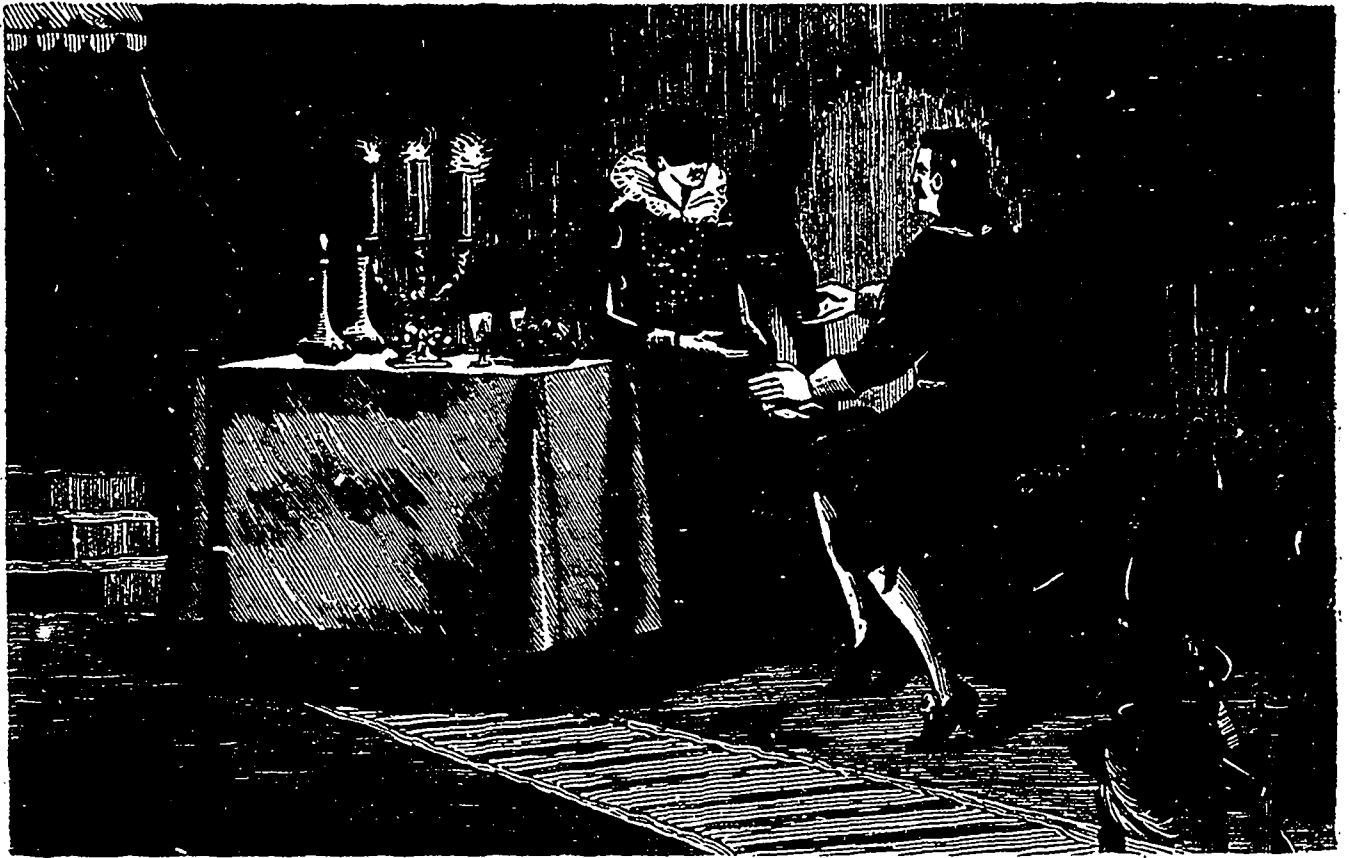
OU LE LECTEUR ASSISTE A LA CONVERSATION INTIME DE
DEUX CHARMANTS DIABLE ROSES

— Sois tranquille, Jeanne, nous serons deux à chercher main-

— Que veux-tu dire ?

— Tous simplement ceci, ma miguonne ; que, si je t'ai fait attendre un instant dans un salon, c'est que je recevais M. de Lectoures, le frère de lait du duc, et qui venait de sa part. Sais-tu ce que mande le duc ?

— Comment le saurais-je, ma belle ?



PRENDS, DÉMON, SOIS SATISFAITE !

tenant, et je te certifie que ce que tu n'a pas pu trouver, je le trouverai, moi ; seulement, sois prudente ; nous avons affaire à forte partie. Si tu revois cette fille, ne laisse rien paraître. Sois pour elle comme tu as toujours été. Qu'en te quittant, elle emporte dans son cœur la conviction que tu ne te doutes de rien ; tu m'a comprise ?

— Je ferai ce que tu désires, Marie. Si elle ose venir chez moi, je te jure qu'elle me croira toujours sa dupe.

— Voilà qui est convenu ! Il faut réellement, s'écria-t-elle en riant, que monsieur le duc de Rohan possède un démon familier à ses ordres pour prévoir les choses d'aussi loin.

— C'est vrai, je suis folle ! Eh bien, ce cher duc m'enjoint — oh ! rassure-toi, comme il sait enjoindre, c'est-à-dire très-respectueusement — de me faire présenter M. le comte du Luc de Mauvers, auquel, dit-il, il a confié à Paris une mission excessivement importante, et sur les sentiments duquel, ce sont les propres expressions de mon mari, ma chère Jeanne, il tient expressément à être renseigné d'une façon complète, parce que, dit-il, la dernière fois qu'il a causé avec lui, le comte du Luc de Mauvers avait, dans ses façons et dans ses paroles, quelque chose de gêné et de contraint qui l'inquiétait fort. Comment trouves-tu cela ? ajouta-t-elle en riant.

— C'est extraordinaire.

— N'est-ce pas ? Moi je trouve que c'est charmant, et d'autant plus charmant que mon mari me donne l'absolution à l'avance.

— Et alors, folle que tu es, que feras-tu ?

La duchesse la regarda un instant avec un sérieux comique :

— Ce que je ferai, Jeanne, en doutes-tu, mignonne ? Il le faut, la fatalité l'ordonne, je me sacrifierai à mon parti et à mon amie. D'ailleurs, M. le duc de Luynes ne dit-il pas de moi que je suis le seul général des protestants et que mon mari n'est que mon aide-de-camp très-humble ? Eh bien, morbleu ! ajouta-t-elle en riant, puisqu'il en est ainsi, bataille ! N'est-ce pas Jeanne, ma mignonne ?

— Oui, bataille ! dit la comtesse en riant comme une folle.

— Ah ! ah ! messieurs nos maris, vous nous jetez le gant, vous osez nous défier, soit ! vous apprendrez à vos dépens ce que peuvent faire deux de ces pauvres créatures que vous semblez prendre tant de joie à martyriser.

Et les deux folles jeunes femmes se jetèrent en riant dans les bras l'une de l'autre en entremêlant, comme à plaisir, les boucles soyeuses de leurs blondes chevelures.

— Ainsi, reprit la duchesse lorsque cet accès de gaieté fut un peu calmé, nous commençons les hostilités tout de suite ?

— C'est-à-dire, ma chérie, qu'elles sont commencées depuis longtemps déjà...

— Tu sais que c'est un siège que nous faisons, il faut préparer nos approches, nous assurer des partisans dans la place.

— Les approches sont faites, mon général, et des partisans, nous en avons dans la place, au moins un !

— Bah ! tu es si avancée que cela, déjà ?

— Mais oui.

— Et quel est ce partisan dont tu parles ?

— C'en est un véritable. Figure-toi, chérie, un grand escogriffe, tout en os, le cuir parcheminé comme la peau d'un tambour ; un véritable capitaine Fracasse que l'on a beau regarder de tous les côtés et que l'on ne voit jamais que de profil, avec un nez énorme et des moustaches qui n'en finissent plus ; un gaillard qui a fait vingt ans la guerre dans toute l'Europe, et qui porte au côté une immense colichemarde avec laquelle, au moindre regard suspect, il enfile des hommes comme des mauviettes.

— Oh ! mon Dieu, ma mignonne, où as-tu trouvé cet épouvantail ?

— Je ne l'ai pas trouvé, il s'est trouvé tout seul.

— Comment cela ?

— C'est toute une histoire. Imagine-toi que mon père en mourant m'a léguée à ce digne homme qui, à ce qu'il paraît, était son ami intime, et l'a chargé de veiller sur moi et de me protéger en cas de besoin. Tant que j'ai été heureuse, je n'ai pas entendu parler de lui ; j'ignorais même complètement son existence. Aussitôt que le rire a fait place aux larmes, il a paru. Ce qu'il y a de charmant dans tout cela, c'est qu'il s'est fait l'ami intime de mon mari, auquel il a sauvé, je ne sais plus combien de fois, la vie et qui ne jure plus que par lui.

— C'est trop beau pour être vrai, ceci, mignonne, prends garde ?

— Il n'y a nulle crainte à avoir ; une de mes vassales, avec laquelle j'ai été à peu près élevée, m'a répondu de lui et m'a raconté des choses fort attendrissantes sur son compte.

— Ah ! ça, tu as donc été élevée avec toute la terre, ma mignonne ?

— Tu vois que cela peut servir quelquefois. Et, depuis que

je l'ai vu, il m'a déjà débarrassée d'un homme dont j'avais à redouter l'indiscretion.

— Mais alors, c'est tout simplement un héros ?

— Ma foi, oui, presque. Il ne paye pas de mine, à la vérité, c'est un affreux soudard ; un homme de sac et de corde ; mais il m'est dévoué comme si j'étais sa fille et je t'avoue que je l'aime.

— Comment se nomme-t-il ce digne aventurier ?

— Le capitaine Vatan.

— Singulier nom ! C'est égal, vive le capitaine Vatan ! Nous en ferons notre major-général.

Et elles se remirent à rire de plus belle.

Dix minutes plus tard, la comtesse Jeanne du Luc quittait son amie, malgré ses instances répétées pour la retenir, mettait son masque et regagnait Paris, en croupe, derrière maître Restaut, son majordome.

Il était environ quatre heures du soir.

XIII

OU LE COMTE DU LUC, CROYANT COURRE UNE BICHE, TOMBE EN ARRÊT SUR UNE LOUVE

Le comte du Luc avait rendez-vous à huit heures, avon-nous dit, au coin de la rue de l'Arbre-Sec et de la rue Saint-Honoré. Après avoir comparé sa montre aux diverses horloges ou pendules qui ornaient son appartement, le comte acquit enfin la certitude qu'il était sept heures quarante, et que par conséquent, il lui restait bien juste vingt minutes pour se rendre à l'endroit où il était attendu.

En sortant de l'Hôtelierie de la « Chère-Licorne, » Olivier gagna la rue Montmartre, tourna à gauche, descendit jusqu'à la pointe Saint-Eustache, obliqua légèrement sur la droite, entra dans la rue Saint-Honoré au moment précis où huit heures sonnaient à l'Eglise Saint-Germain-l'Auxerrois.

La nuit était sombre, sans lune ; une pluie fine tombait sur le pavé qu'elle rendait glissant : il faisait un froid noir et humide ; le comte jeta un regard autour de lui.

Une litière stationnait au coin de la rue de l'Arbre-Sec.

Le comte marcha droit à la litière.

La portière était ouverte.

Il entra et s'assit.

Au même instant un homme s'avança, et le comte sentit qu'on lui appuyait sur les yeux un mouchoir mouillé.

Il se laissa faire.

La portière se ferma aussitôt et la litière partit d'un bon pas.

— Allons ! murmura en riant le comte du Luc, jusqu'à présent il n'y a rien à dire ; l'enlèvement est fait dans toutes les règles. Voyons ce qui arrivera.

Le comte qui, à défaut du sens de la vue, tenait en éveil tous les autres, s'aperçut avec un certain dépit, qu'il ne parvint à dominer, que les porteurs avant de se mettre en route définitivement avaient, comme à plaisir, tourné plusieurs fois sur eux-mêmes.

— Les maraudeurs connaissent leur métier, murmura le comte moitié riant, moitié fâché ; ils veulent me dépister et ils y ont parfaitement réussi, car, ventre-bleu ! je veux être écorché vif comme un chien catholique si je sais pour un peu seulement dans quelle direction ils me conduisent. Le diable des coquins ! Mais, ma foi, c'est égal ! c'est très-joliment joué, j'aurais tort de me plaindre.

Or, tandis que le comte du Luo, comme tous les gens assez inquiets en réalité, mais qui veulent se persuader à eux-mêmes qu'ils n'ont aucune appréhension, conversait ainsi tout seul, et cela à cause de cet orgueil immense inné chez l'homme, qui fait que lors même qu'il n'est en présence que d'une glace, il éprouve le besoin de poser et de trancher du héros pour sa satisfaction personnelle ; la litière marchait toujours.

Les porteurs étaient muets comme des fantômes.

Le comte entendait à droite et à gauche des bruits de pas qui lui faisaient supposer que la dame masquée lui avait donné des gardes.

Malheureusement pour lui, Olivier ne pouvait que très-difficilement se rendre compte du temps écoulé.

La litière marchait toujours du même train, rien ne l'arrêtait. Aucun obstacle ne semblait devoir ralentir sa marche.

Enfin, après trois quarts d'heure au moins, autant que le comte put en juger, d'une course que l'obscurité et le silence rendaient plus ennuyeuse, la litière s'arrêta.

Le comte poussa un soupir de joie et se prépara à descendre ; mais, presque aussitôt, l'endiablé véhicule reprit sa marche.

Le comte avait entendu un bruit ou pour mieux dire un grincement assez fort, qui lui annonçait à n'en pas douter que l'on ouvrait une grille ou une porte cochère.

Au bout de trois ou quatre minutes à peine, la litière s'arrêta de nouveau ; mais cette fois, le comte ne s'y laissa pas prendre et eut garde de bouger. En effet, presque aussitôt elle se remit en marche. Mais les porteurs avaient évidemment été doublés, et la litière, soulevée à bras dans une position oblique, devait monter un escalier.

Quelques minutes s'écoulaient.

La litière s'arrêta de nouveau.

— Hum ! fit le comte, est-ce pour cette fois ? Il serait temps d'en finir cependant.

Presque aussitôt la litière recommença ses pérégrinations, mais posément, doucement, avec une certaine hésitation. Puis il y eut un nouvel arrêt et la portière s'ouvrit.

Un bras se tendit vers lui ; une main chercha la sienne.

Olivier comprit ce qu'on désirait de lui, il se laissa guider.

On lui fit quitter la litière avec précaution, puis, au bout d'un instant la main qui tenait celle du comte la lâcha.

Il entendit un pas qui s'éloignait doucement, puis, après quelques secondes, une voix assez douce, bien qu'un peu rauque, lui dit entre haut et bas :

— Enlevez votre bandeau !

Le comte obéit aussitôt et jeta un regard investigateur autour de lui.

Il se trouvait dans un salon de moyenne grandeur, de forme presque ronde, et meublé dans le dernier goût de l'époque,

— La cage n'est pas laide, murmura le comte à part lui, j'espère que bientôt nous allons voir le charmant oiseau qui l'habite, et cette fois pouvoir le juger.

Mais, si le comte du Luo avait réellement cet espoir, il fût trompé, pour le moment du moins.

Tout à coup, en relevant la tête, il aperçut devant lui, majestueuse et provocante, la dame au masque rouge.

Elle était entrée dans le salon par une porte secrète dont les gonds parfaitement huilés, sans doute, avaient tourné sur eux-mêmes, sans produire le moindre bruit.

Cette femme, il n'y avait pas à en douter, ou du moins le comte en fut aussitôt convaincu, était bien celle qu'il avait ren-

contré au cabaret de « Renard » et dont la conduite, à la fois hautaine et railleuse pendant toute cette soirée, avait fait sur son esprit une si forte impression.

Elle portait le même costume que lors de leur première rencontre et son visage était caché sous un masque rouge.

— Bien ! dit-elle en langue espagnole, d'une voix douce, harmonieuse et que l'émotion faisait légèrement trembler ; vous êtes bien réellement un gentilhomme, comte, sans hésiter, vous êtes venu à mon premier appel.

— En avez-vous donc douté ? répondit-il en lui offrant la main et la faisant asseoir sur une pile de coussins tout en restant debout devant elle.

— Peut-être, répondit-elle avec un doux sourire ; mais je reconnais maintenant que je me suis trompée.

— Me permettez-vous une question, madame ?

— Je suis disposée à vous permettre bien des choses, répondit-elle en riant.

— Pardieu ! répondit-il sur le même ton, je suis disposé, moi, à abuser de tout.

— Voyons d'abord ce que vous désirez quant à présent ?

— Vous prier d'abandonner la langue espagnole, que vous parlez, je le reconnais, avec une perfection rare, pour reprendre notre langue.

— Vous avez dit « notre langue ? »

— Certes, je suis Français.

— Oui, mais moi, fit-elle en minaudant, je suis étrangère, et je parle très-imparfaitement le français.

— Oh ! fit-il avec un geste de dénégation.

— Faisons un compromis : l'espagnol est la langue des femmes et des oiseaux ; le français est la langue des hommes ; continuez à le parler, moi, je vous répondrai en espagnol, cela vous convient-il ?

— Je dois vous obéir.

— Allons ! je vois que ce soir vous me serez moins rude que lors de notre première rencontre.

— Les circonstances aujourd'hui ne sont plus, il me semble, les mêmes.

— Qui sait ? Peut-être ce rendez-vous cache-t-il quelque piège et suis-je autant votre ennemie aujourd'hui que je l'étais alors ?

— La victoire vous sera facile, madame, car dès ce moment je vous rends les armes : me voici à vos pieds implorant votre merci.

En parlant ainsi, il s'agenouilla devant elle, et lui prit les mains qu'il couvrit de baisers.

L'inconnue n'opposa qu'une légère résistance.

— Comte, vous êtes fou, dit-elle, vous allez trop vite en besogne. Qui vous assure que je vous aime ?

— Vous-même me l'avez dit. D'ailleurs, peu m'importe ! Je sais, moi, que je vous aime, cela me suffit.

— Voilà une passion qui vous est venue bien vite ? dit-elle avec un certain accent de raillerie.

— C'est ainsi que viennent toutes les passions véritables.

— Oui, comme un coup de foudre, reprit-elle du même ton railleur. Oh ! mon galant chevalier, voilà ce qui me donne une mince opinion de votre constance.

— Parce que je vous dis que je vous aime ?

— Justement. N'avez-vous donc pas aimé jusqu'à aujourd'hui ?

— Qu'importe ? Pour vous ma vie ne date que de ce moment : le passé ne doit pas exister.

— Si c'était précisément de ce passé dont je suis jalouse ?

— Jalouse, vous ? jeune et belle comme vous l'êtes ?

— Qu'en savez-vous ? Vous ne m'avez pas vu encore.

— Je le devine. Votre voix est trop douce, trop harmonieuse, vos cheveux trop soyeux, votre peau trop satinée pour que vous ne soyez pas jeune et belle.

— Prenez garde, comte, vous pourriez être un mauvais devin.

— Prouvez-le-moi, madame, en enlevant ce masque incommodé ?

— Non pas, j'y perdrais trop. Dès que vous m'auriez vu, ce grand amour s'en irait en fumée.

— Vous raillez agréablement, madame. Mais pourquoi vous obstiner à me cacher votre visage et à me laisser ignorer jusqu'à votre nom ?

— Mon nom, mon bel Endymion, est un nom païen, je me nomme Phœbé.

— Le paganisme est la seule religion à laquelle en amour on dresse des autels. Enlevez ce masque, je vous en conjure, ma belle Diane ?

— Je vous ai dit Phœbé.

— Phœbé au ciel, mais nous ne sommes encore que sur la terre.

— Allons ! je ne lutterai pas d'esprit avec vous ; je serais trop certaine d'être battue. Mais cette Diane dont vous parlez, vous l'avez aimée, vous l'aimez sans doute encore ?

— Je ne sais à quoi vous faites allusion, madame.

— Oh ! vous êtes un grand vainqueur, monsieur le comte Olivier du Luc de Mauvers. Vous courtisez tour à tour la brune et la blonde et, en galant chevalier que vous êtes, en prudent amoureux, retiré doucement dans votre château, loin des bruits de ce monde, vous avez su rassembler autour de vous les fleurs les plus charmantes, aux couleurs les plus disparates.

— Allons ! voilà que vous reprenez votre rôle de sibylle et que vous oubliez encore que vous êtes femme, une femme aimée et préférée à toutes.

— En ce moment, oui. Mais demain ? Mais hier ?

— Hier n'existe plus ; demain n'existera peut-être jamais ; ne songeons donc qu'à l'instant présent, car c'est le seul donc nous soyons maîtres. Ma belle Phœbé, je vous aime, je vous aime à me tuer à vos pieds si vous dédaignez mon amour. Je vous en conjure, enlevez ce masque ?

— Monsieur le comte, Adam, notre premier père, s'est fait chasser du paradis à cause de sa trop grande curiosité. Prenez garde qu'il ne vous en arrive autant.

— Oui, mais lorsque cela arriva à Adam, il n'en était pas à son premier rendez-vous d'amour.

— Très-bien ! fit-elle en riant, et vous attendez qu'après avoir mordu dans la pomme je vous la passe pour y mordre à votre tour ?

— Vous m'avez deviné, madame, c'est mon plus vif désir en effet, car cette pomme que vous aurez mordillée aura un goût exquis et une saveur extrême.

— Donnez-moi la main, comte, et si nous ne mangeons pas cette pomme, vous me permettrez du moins de vous en offrir d'autres à souper.

L'inconnue se leva, porta à ses lèvres un sifflet d'or et siffla d'une certaine façon.

— Venez, dit-elle.

Le comte tendit son bras, sur lequel elle posa délicatement

la main, et, accompagnée par son chevalier, elle s'approcha de la muraille.

L'inconnue poussa un ressort invisible ; une porte secrète s'ouvrit et laissa voir une chambre magnifiquement éclairée.

— Voici l'entrée du paradis, dit le comte en souriant.

— Ou de l'enfer, répondit-elle d'un ton incisif.

— Enfer ou paradis, je voudrais ne plus jamais en sortir.

— Commençons par y entrer.

Ils franchirent le seuil. La porte se referma derrière eux.

La pièce dans laquelle le comte avait été introduit par l'inconnue était une chambre à coucher de forme ronde, un plafond en dôme à l'atmosphère chaude et parfumée, véritable sanctuaire de l'amour.

On nous pardonnera ce crayon peut-être un peu risqué, mais sans lequel l'étude de mœurs que nous avons entreprise ne serait pas complète.

La pièce était tendue d'une tapisserie de haute lice enrichie de capricieuses arabesques or et argent, tordues et enchevêtrées d'une façon bizarre les unes dans les autres. Des coussins moelleux, recouverts en brocatelle et empilés les uns sur les autres, à la mode espagnole, servaient de sofa. Les fauteuils en vieux chêne avaient le dos sculpté à jour avec un filet doré sur un fond rouge. Le siège était doublé en cuir de Cordoue, garni de longues franges de soie attachées par des clous d'argent guilloché. Sous une glace de Venise placée dans un cadre de chêne sculpté et orné comme les fauteuils, il y avait un cabinet ou armoire à colonnes de jaspé, sur lequel se trouvait une profusion d'incrustations de corail, d'aventurines, de lapis et de cornalines, nuancées d'une façon charmante et entourant de petits tableaux d'émail d'un travail excessivement précieux.

Au chevet du lit, un guéridon formé d'une seule coquille marine au fond nacré supportait une veilleuse d'or et de porcelaine, éteinte en ce moment, et un volume très-richement relié des œuvres de Brantôme que nous ne désignerons pas avec plus de précision, le bréviaire, sans doute, de la charmante nonne de cette cellule.

Le lit s'élevait sur une estrade. On y arrivait par trois marches recouvertes d'un tapis de Perse travaillé à petits points avec une minutie et un soin extrêmes, et relevé çà et là d'un semis de fleurs aux couleurs aussi fraîches, aussi vives et nous dirons presque aussi embaumées que celles qui dans un parterre se balancent au souffle capricieux de la brise.

Devant les piles de coussins disposées contre la tapisserie se trouvait une table avec deux couverts ; sur laquelle était servi un souper froid composé de mets choisis avec un soin extrême et de flacons de cristal de roche remplis des vins d'Espagne les plus renommés. Un candélabre à sept branches, garni de bougies roses, était posé sur la table et suffisait à lui seul pour éclairer toute la pièce.

Olivier conduisit l'inconnue jusqu'à la pile de coussins où elle prit place.

— Débarrassez-vous de votre fentre et de votre manteau, comte, lui dit-elle en souriant. Vous pouvez même vous débarrasser de cette formidable rapière et de ces longs pistolets que vous avez à la ceinture. Mon hospitalité ne vous sera pas cruelle, du moins, ajouta-t-elle avec un accent provequant, dans le sens que vous l'avez supposé.

— Madame... répondit le comte, dont la contenance était assez embarrassée devant cette étrange oratoire.

— Oh ! ne vous excusez pas, comte, je ne vous en veux

pas, fit-elle en riant ; il sied bien, à mon avis, à un homme brave au temps où nous sommes, de venir à un rendez-vous d'amour comme si c'était à un rendez-vous de guerre. Cela prouve qu'il saurait au besoin être prêt pour l'un comme pour l'autre. Allons ! laissez là tout cet arsenal et venez, sans plus tarder, vous asseoir sur ces coussins, près de moi. Ne le préférez-vous pas à avoir toute la largeur de la table entre nous ?

— Vous êtes une femme adorable, répondit-il en lui baisant la main tout en s'asseyant près d'elle.

— On me l'a peut-être dit bien souvent, mais je suis si modeste que je n'ai jamais voulu le croire.

— Et, lorsque je vous le dis, le croyez-vous ?

— Bien moins encore !

— Méchante !

— Laissez-moi vous servir. Goûtez ce vin d'Espagne. A vos amours, comte !

— A mon amour ! voulez-vous dire ?

— Non pas, Olivier ; me croyez-vous donc assez naïve pour supposer un instant que vous m'aimez ?

— Que ferais-je donc ici, si je ne vous aimais pas ?

— Monsieur le comte du Luc, vous êtes un trompeur, je vous l'ai dit déjà. Ce que vous faites ici, je le sais aussi bien et peut-être mieux que vous. Ne suis-je pas un peu sorcière ?

— Ah ! sur ma foi, je serais curieux...

— Qu'à cela ne tienne, comte. Vous m'avez vu ou plutôt entrevue plusieurs fois sans jamais réussir à détacher les cordons de mon masque. Lors de notre dernière rencontre, je vous suis apparue sous un jour bizarre, étrange même, qui a violemment piqué votre curiosité. Je vous ai jeté, en vous quittant, deux mots à l'oreille qui vous ont mis au cœur ou plutôt à la tête un violent désir de... comment dirai-je, comte ?

— D'être aimé de vous autant que je vous aime, madame.

— Non ! laissez ces fadeurs et soyez franc. De faire de moi votre maîtresse, voilà tout. Cette conquête, si difficile en apparence, devait flatter un galant coureur de ruelles comme vous l'êtes, le relever aux yeux des dames de la cour, et surtout...

— Et surtout ?...

— Servir votre vengeance.

— Que voulez-vous Luc, madame ? s'écria-t-il en devenant livide.

— Ce que je dis, pas autre chose, car c'est en vain que vous essayez de vous tromper vous-même, que sous le feu de mes prunelles vous tâchez de vous donner le change. L'ardeur qui vous anime en ce moment, mon cher Olivier, est toute matérielle. Vous n'avez qu'un amour au cœur, amour profond, sincère, qui, dans votre vie, tient la plus grande place, s'il ne l'occupe pas tout entière. Voulez-vous que je vous dise qui vous aimez ?

— Madame, de grâce ! fit le comte en passant la main sur son front moite de sueur.

— Il en est toujours ainsi, du reste, reprit l'inconnue, comme si elle se parlait à elle-même ; on aime, on croit être aimé. On met toutes ses espérances d'avenir et de bonheur sur cet amour ; puis un jour, on s'aperçoit qu'on a été lâchement et indignement trompé ; on sent tout s'écrouler autour de soi et en dedans de soi ; plus de rêves, plus de bonheur, plus d'avenir : on a le cœur brisé à jamais ; si l'on est femme on se retire dans un cloître, on prie et on meurt ; si l'on est homme, on se lance dans le tourbillon du monde, on s'enfonce dans les machinations et les conspirations politiques ; on quête des amours faciles, on

cherche l'oubli dans le tumulte et le fracas des armes ; on sourit avec des larmes dans les yeux ; on vit joyeusement et l'on a le désespoir au cœur ; c'est un suicide aussi, cela : il est peut-être plus long que le premier, mais il est plus sûr. Buvez, comte, à votre santé et à celle de Jeanne du Luc, votre noble femme !

— Oh ! madame, s'écria le comte en se levant le regard étincelant, la voix frémissante, qu'avez-vous osé dire, quel souvenir avez-vous réveillé ? Je le vois, vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimé ; vous êtes pour moi implacable et cruelle ; moi qui me laissais si follement alier au sentiment que vous m'inspiriez ! sentiment si fort, quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, du cœur ou des sens, que moi, qui avait juré à votre sexe une haine mortelle, je me suis laissé aller à vous dire que je vous aime ! et que vous m'avez rendu tellement lâche que je vous le dis encore. Au nom du ciel, madame, tuez-moi, mais je vous en conjure, ne prononcez plus de telles paroles et ne remuez pas ces cendres encore chaudes qui brûlent mon cœur !

L'inconnue éclata d'un rire nerveux aux notes cristallines,

— Et si je suis jalouse, moi ? s'écria-t-elle avec force. Si je t'aime, moi aussi ?

— Tu m'aimes ! s'écria-t-il en tombant à ses genoux.

— Fou que vous êtes ! reprit-elle. Vous ne savez pas plus lire dans le cœur d'une femme que dans le votre. Vous ne comprenez donc pas que la femme ardente, passionnée, qui fait ce que j'ai fait, qui dit ce que je vous ai dit devant vingt personnes, cette femme est jalouse de tout, dans le passé comme dans l'avenir. Elle veut que l'homme qu'elle préfère soit à elle tout entier, corps et âme. Que m'importe à moi que votre femme vous ait rendu la risée de la cour et de la ville ? Ce que je veux, c'est que l'amour que vous aviez pour elle soit bien mort dans votre cœur, qu'en me disant à moi, je t'aime ! ce ne soit pas à celle qui est absente et que vous regrettez toujours que ces paroles s'adressent. Je veux en un mot, vous retournant les paroles que vous-même avez prononcées sans peut-être y attacher l'import. ce qu'elles doivent avoir pour moi, je veux que votre vie ait réellement commencée avec notre amour, que tout le reste soit oublié comme un songe que les premières lueurs de l'aube font évanouir, qu'en un mot il ne reste plus rien en vous de l'existence passée.

— J'ignore qui vous êtes, madame. Peut-être venez-vous du ciel, peut-être venez-vous de l'enfer. Le sentiment que j'éprouve pour vous est étrange. Je n'essayerai même pas de l'expliquer ; mais il m'étreint, il me domine, il me rend fou. Phœbé, je vous en supplie, ayez pitié de moi, ne me torturez pas davantage, je vous aime !

— Non, je ne vous crois pas, comte. Dans huit jours, demain, dans deux heures peut-être, si j'étais assez folle pour ajouter foi à ces paroles que vous prononcez dans un moment d'enivrement, vous ririez de moi avec les nobles débauchés, dont vous faites votre compagnie.

— Oh ! madame, pouvez-vous avoir de pareilles pensées ?

— Et pourquoi ne les aurais-je pas ? Quelles preuves m'avez-vous jusqu'à présent données de cet amour que vous prétendez avoir pour moi ?

— Des preuves ?

— Oui, des preuves ! Mais écoute, Olivier, moi aussi je veux être franche avec toi. Comme toi je descends d'une noble et vieille race de preux. Orpheline dès ma première enfance, je suis de bonne heure restée maîtresse de moi et de ma fortune, libre, fière, sauvage même ; jusqu'à ce jour aucun homme, aucun, entends-tu bien, Olivier, n'a réussi à faire vibrer en moi cette

cordo secrète que toute femme cache si précieusement dans son cœur. Je suis restée sourde à toutes les prières, dédaignouse à tous les hommages. Tu es le premier homme qui ait pénétré dans ma demeure, tu seras le dernier. Mon cœur ne se vend ni ne se partage. L'homme que j'aime ne doit aimer que moi, comme je n'aimerai que lui. Veux-tu être cet homme-là, dis ? ajouta-t-elle en fixant sur lui un regard étincelant.

— Jo te le jure ! s'écria-t-il avec passion en couvrant ses mains d'ardents baisers.

— Réfléchis bien, Olivier, ne t'engage pas à la légère. Ce que je te demande est chose sérieuse, car du moment où je t'appartiendrai, tu m'appartiendras. Ce sera entre nous un pacte indissoluble. Eh bien ?

— Je t'aime !

— Tu m'aimes ? soit, je veux te croire. Mais il me faut deux preuves de cet amour.

— Parle, Phœbé, parle, et quelles qu'elles soient ces preuves, je te les donnerai.

— Tu me le jures ?

— Sur mon nom et sur ma foi de gentilhomme.

— C'est bien. Tu n'essayeras pas de me connaître ? Tu me laisseras conserver aussi longtemps que je le voudrai cet incognito mystérieux qui a pour moi tant de charmes ? Mais rassure-toi, je suis belle, plus belle que tous tes rêves ne peuvent te le faire supposer. Lorsque tu m'auras vue, tu en conviendras.

— Et la seconde preuve ?

— Tu acceptes la première ?

— Je l'accepte ; parle !

— La seconde chose que je demande de toi, mon bel amoureux, c'est que tu ne m'adresseras pas des protestations d'amour en conservant sur ta poitrine le portrait d'une autre femme.

— Le comte se sentit pâlir.

L'inconnue fixait sur lui, à travers les trous de son masque, des regards qui lui brûlaient le cœur.

— Tu refuses ? dit-elle d'une voix incisive.

Il y eut un silence.

— Ah ! tu le vois bien, tu ne m'aimes pas, j'en étais sûre.

— Et bien ! non, tu te trompes. Ce portrait que tu exiges, soit ! je te le donnerai. Je m'en déferai, je le ferai disparaître.

— Non, je le veux, tout de suite.

— Tout de suite ?

— Oui, fit-elle avec une expression étrange en portant la main gauche au cordon de son masque. Pour la dernière fois, acceptes-tu ?

— Eh bien... oui ! s'écria-t-il avec égarement en ouvrant son ourpoint et en arrachant un médaillon pendu sur sa poitrine par une chaîne d'or.... Prends, dénon, sois satisfaite !

L'inconnue saisit le médaillon d'un mouvement brusque, et attirant le comte à elle :

— Viens ! je t'aime ! s'écria-elle.

Au même instant le candélabre fut renversé, la chambre plongée dans de profondes ténèbres et Olivier sentit deux lèvres frémissantes se poser avec passion sur sa bouche.

.....
Vers cinq heures du matin une litière s'arrêta au coin de la rue de l'Arbre-Sec et de la rue Saint-Honoré.

Une portière s'ouvrit : un des porteurs aida un homme à descendre.

Cet homme avait les yeux bandés.

— Souvenez-vous, mon gentilhomme, dit le porteur, que vous avez juré de ne pas enlever votre bandeau jusqu'à ce que l'heure sonne à Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Doutes-tu de ma parole, maraud ? dit le gentilhomme.

— Dieu m'en garde ! monseigneur. Du reste, rassurez-vous, vous n'aurez pas longtemps à attendre. Il ne s'en faut que de trois minutes pour cinq heures.

— C'est bien ! ne t'inquiète pas ?

La litière s'éloigna, et bientôt elle disparut dans les ténèbres.

Pesque aussitôt l'heure sonna.

— Ah ! fit le gentilhomme avec un soupir de regret, me voici donc retombé sur la terre, après avoir été ravi au ciel !

— Tiens, tiens, tiens ! fit un homme qui se détacha de l'angle de la rue où il était resté caché dans l'ombre, et s'approchant rapidement : il paraît, mon cher comte, que le ciel est plus près de nous que je ne le supposais. Vous m'y conduirez, hein ?

Le comte du Luc sourit :

— Venez, venez, capitaine, répondit-il.

— Et, dites-moi, puisque vous venez du ciel, renseignez-moi donc : la route en est-elle large ou étroite ? On dit que le chemin est parsemé d'épines ? Je ne serais pas fâché d'être renseigné à ce sujet, je vous l'avoue.

— C'est bon ! c'est bon, capitaine, reprit le comte avec embarras, la nuit est froide il ne fait pas bon causer ainsi dehors.

— Il paraît que vous aviez plus chaud tout à l'heure, hein ?

— Ne m'interrogez pas, mon cher capitaine, je ne pourrais vous répondre.

— C'est bon, c'est bon ; je n'insiste pas. On promet toujours avant, quitte à ne pas tenir après. Il paraît que vous n'en êtes pas là encore ; n'en parlons plus.

— Ah ! ça, que faisiez-vous donc là dans l'angle de ce mur, perchés sur une patte, comme un héron ?

— Je me promenaïs et je regardais des enseignes.

— Ah ça ! vous vous moquez de moi, capitaine ?

— Moi, pas le moins du monde. Vous vous amusez bien, vous, à jouer à cache-cache dans les rues de Paris par une nuit où un chat n'oserait pas rôder sur une gouttière. Vous avez vos secrets, j'ai les miens, n'en parlons plus et allons nous coucher. Qui sait ? vous avez peut-être envie de dormir ?

Les deux hommes s'éloignèrent en riant, mais cependant sans se faire la moindre confiance.

XIV

DANS LEQUEL LE CAPITAINE VATAN PRÉPARE UNE EXPÉDITION

Le capitaine Vatan avait conservé de sa vie militaire, quelle que fût du reste l'heure à laquelle il se couchât, l'habitude de se lever au point du jour.

Vent, pluie, neige ou soleil, dès que l'aube commençait à blanchir les toits de la ville, on voyait apparaître la longue et maigre silhouette du capitaine, le feutre empanaché sur l'oreille, le manteau cavalièrement relevé par le fourreau de sa rapière, et s'avancant majestueusement sur le Pont-Neuf, où il arrivait par le quai de la Mégisserie.

Le capitaine faisait une première station devant la Samaritaine, qu'il admirait gravement pendant quelques minutes, puis il continuait son chemin, faisait une seconde pause, aussi longue que la première, devant le Cheval-de-Bronze.

Que ce fût par hasard ou autrement, chaque jour, au moment où le capitaine arrivait devant le cheval de bronze, il tirait son brûlo-guculo de ses chausses et commençait à le bourrer, Clair-de-Lune surgissait par un des escaliers donnant sur le terre-plein et se trouvait subitement en face de lui.

Alors les deux hommes se saluaient.

Salut respectueux de la part de Clair-de-Lune.

Salut affectueux et protecteur de la part du capitaine.

Puis commençait entre eux cet intéressant dialogue, tous les jours le même, excepté pour ce qui regardait le temps.

— Bonjour, Clair-de-Lune, mon ami.

— Mon capitaine, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Il fait beau, ou bien : il pleut : là était une variante obligée selon les circonstances.

— Oui, le temps est assez bon, et vous, capitaine, comment allez-vous ?

— Très-bien, merci, Clair-de-Lune, hum ! hum !

— Vous toussiez, capitaine, il faut prendre garde à cela, les brouillards de la Seine sont malsains, ils engendrent des humeurs et souvent, dit-on, donnent naissance à des vers qui dérangent toute l'économie animale.

— Ah ! diable ! tu crois, Clair-de-Lune ?

— J'en suis certain, capitaine ; je le tiens du célèbre Hiéronimo lui-même.

— Si tu as pour toi une si grande autorité, je m'incline, Clair-de-Lune ; comment fait-on pour se débarrasser de ce misérable ver ? Connais-tu un remède ?

— Il y en a un, oui, capitaine ; il m'a été donné par le grand Hiéronimo ; il s'agit tout simplement de tuer le ver.

— Hum ! le remède est violent, mais il me semble efficace. Et de quelle arme se sert-on pour donner la mort à ce redoutable ophydien ? encore est-il bon de le savoir.

— La seule arme dont il soit possible de se servir, capitaine, est une ou plusieurs rasades de rogomme ou de riquiqui.

— Eh ! mais... voilà un remède qui me sourit assez. Et il donne réellement la mort à cet animal ?

— Radicalement... Pas du premier coup, car il a la vie plus dure qu'un chat. Mais en persévérant...

— Oh ! s'il ne s'agit que de persévérer ! Tu sais, Clair-de-Lune, que je suis très-entêté de ma nature. Si nous allions tuer le ver, mon ami ?

— Allons tuer le ver, capitaine.

Là-dessus, nos deux compères échangeaient un sourire et se dirigeaient de compagnie, en traversant le Pont-Neuf dans toute sa longueur, vers la boutique d'un rogomme qui se trouvait à l'angle du quai et de la rue Dauphine, où, pendant plus d'une heure, ils s'administraient consciencieusement le remède donné à Clair-de-Lune par le grand Hiéronimo ; pour que le ver susdit ne fût pas noyé, il fallait qu'il fût excèsivement bon nageur.

Un jour, ou plutôt un matin, que, selon l'habitude prise, le capitaine et son ami Clair-de-Lune, après avoir eu entre eux le susdit entretien, venaient d'entrer chez le rogomme dans l'intention louable d'en finir une fois pour toutes avec leur ver, qui, au lieu de râler, semblait au contraire prendre des forces pour mieux résister à leurs attaques, le capitaine, en jetant par hasard les yeux du côté du quai, aperçut le comte Jacques de Saint-Hyrem qui, enveloppé jusqu'aux yeux dans les plis épais d'un large manteau, se promenait de long en large sur le Pont-Neuf, en regardant d'un air indécis à droite et à gauche, comme s'il eût cherché quelqu'un ou quelque chose.

Cette contenance un peu effarée du comte donna beaucoup à penser à l'aventurier.

Le capitaine était curieux et surtout observateur, non pas pour le plaisir de s'immiscer en étourdi dans les affaires des gens, mais par principe.

Il était convaincu que, en ce monde, chacun doit prendre ses avantages et que, lorsque l'on a, pour un motif ou pour un autre, quelque chose à débattre avec un individu quelconque, il est bon de surveiller le susdit individu, afin de savoir autant que possible ce qu'il fait ou ce qu'il veut faire.

En conséquence de ce raisonnement très-logique au fond et qui témoignait de la profonde sagacité du capitaine et surtout de son expérience du monde, il fit à Clair-de-Lune un signe muet que celui-ci comprit aussitôt, et tous deux se mirent en observation.

Le comte de Saint-Hyrem était loin de se douter que les yeux les plus clairvoyants de Paris, en ce moment braqués sur lui, ne perdaient pas un seul de ses mouvements. Cependant, peut-être par l'effet d'une intuition secrète, le brave gentilhomme semblait ennuyé, et deux ou trois fois il parut être sur le point de quitter la place.

Cependant toutes réflexions faites, sans doute, il demeura, suivant du coin de l'œil les allants et les venants qu'il croisait sur son passage.

Ce manège durait depuis quelque temps déjà sans que le capitaine et son ami Clair-de-Lune y comprissent un traître mot, lorsque tout à coup ils virent le comte de Saint-Hyrem accoster un individu devant lequel il était passé déjà plusieurs fois et que chaque fois, il avait observé ou plutôt examiné avec la plus sérieuse attention.

Cet individu d'apparence excessivement inoffensive, penché sur le parapet du point, s'occupait d'un air mélancolique à cracher dans la rivière et à faire des ronds dans l'eau : ce qui, de sa part, dénotait une grande placidité de caractère et un fonds de philosophie indiscutable.

Après l'avoir croisé une dernière fois, le comte de Saint-Hyrem lui frappa sur l'épaule et un colloque s'engagea entre eux ; colloque qui se termina au bout de deux ou trois minutes par la remise faite au quidam par le comte d'une lettre et d'une pièce d'argent ; puis M. de Saint-Hyrem ramena son manteau sur ses yeux et s'éloigna à grands pas dans la direction de la rue Dauphine, tandis que le faiseur de ronds, après avoir jeté un dernier et mélancolique regard sur la Seine, s'éloignait, lui, dans la direction du quai de la Mégisserie.

Il n'y avait rien de bien extraordinaire dans ce qui venait de se passer ; la chose, au contraire, semblait fort simple. Le comte de Saint-Hyrem était un beau gentilhomme ; fort aimé des femmes ; il adressait une lettre à sa maîtresse, quoi de plus naturel ?

Certes, tout le monde l'eût ainsi supposé.

Malheureusement ou heureusement, le capitaine en jugea autrement.

Il fit un geste muet à Clair-de-Lune, geste qui suffit amplement au chef des Vauriens du Pont-Neuf. Celui-ci, sans même se donner la peine de vider son verre, quitta en courant la boutique du rogomme et s'élança sur le Pont-Neuf.

Le capitaine le suivit un instant des yeux, puis il revint d'un air philosophique auprès du comptoir, vida son gobelet, se fit servir une nouvelle mesure d'eau-de-vie, ralluma sa pipe, et attendit, de l'air le plus pacifique, le retour de son compagnon, lequel du reste ne se fit pas longtemps attendre.

Bientôt on aperçut sa mine de furet se dessiner derrière les vitres de la boutique.

Un signe leur suffit pour s'entendre. Ils vidèrent leurs verres ; le capitaine solda la consommation et tous deux sortirent d'un air indifférent.

— Clair-de-Lune, mon ami, dit le capitaine en marchant à grands pas sur le Pont-Neuf, ne trouves-tu pas comme moi que de tuer le ver cela creuse énormément ?

— Capitaine, répondit sérieusement l'autre, vous prévenez ma pensée, j'allais vous le dire.

— Or, mon ami, reprit le capitaine, la demie après neuf heures vient de sonner à la Samaritaine. Te sens-tu en appétit ? Veux-tu que je t'invite à déjeuner ?

— Capitaine, je me sens toujours en appétit lorsque vous me faites l'honneur de m'inviter à déjeuner et que par conséquent vous m'acceptez pour convive.

— Eh bien, mon brave, suis-moi chez Double-Épée ; tout en déjeunant ensemble, nous causerons. Je n'ai pas d'idées quand j'ai le ventre vide.

— C'est comme moi, capitaine.

— Tais-toi, maraud, tu n'es qu'un vil flatteur. Aimes-tu le vin de Joigny, mon fils ?

— Enormément, capitaine.

— Eh bien, sois tranquille, nous en boirons.

On se levait chez Double-Épée. Sous l'œil du maître, les valets empressés se livraient à un consciencieux nettoyage.

Cependant, plusieurs litères arrêtées devant la porte indiquaient que quelques-uns des clients de Double-Épée étaient arrivés déjà chez le baigneur à la mode.

— Bonjour, mon parrain, dit en riant le jeune homme en apercevant le capitaine.

— Bonjour, filleul, répondit celui-ci. Est-il possible de déjeuner ?

— Je le crois bien... Bonjour, chevalier !

— Bonjour, Double-Épée, répondit Clair-de-Lune en lui serrant la main.

— Tu sais, filleul, que nous déjeunons ensemble ?

— C'est bien, parrain, dans dix minutes je suis à vous.

— Tu nous feras servir dans la chambre jaune.

— Comme vous voudrez. Il y a donc quelque chose ?

— Il y a toujours quelque chose, fit le capitaine en haussant les épaules.

— C'est juste, je suis un niais. Allez, parrain, je vous rejoins dans un instant.

— A propos, filleul, tu as des chevaux ici ?

— Six, toujours.

— Trois nous suffiront, pourvu qu'ils soient prêts quand nous en aurons besoin. N'oublie pas de mettre des pistolets dans les fontes.

— Allons, bien ! encore une expédition.

— Qu'est-ce qui te parle de cela, imbécile, puisque nous venons déjeuner ?

— Bien dit, parrain, je suis idiot ce matin.

— Surtout, que les mets soient succulents et les vins choisis !

— Il ne manquerait plus qu'il en fût autrement ! Allez, allez, parrain, je ne suis pas encore bien réveillé ; laissez-moi seulement respirer cinq minutes, vous verrez après.

— Je t'en accorde dix, dit majestueusement le capitaine.

— Merci, parrain, c'est plus qu'il ne m'en faut, répondit en riant Double-Épée.

Le capitaine Vatan et Clair-de-Lune étaient de trop vieux habitués de la maison pour avoir besoin qu'on les conduisit.

Ils se rendirent dans la chambre jaune ainsi nommée à cause de sa tenture, quittèrent leurs manteaux et leurs fourres, et s'installèrent confortablement dans des fauteuils.

Cette pièce, espèce de cabinet particulier comme on dirait de nos jours, était située au premier étage, complètement isolée des autres, et avait une fenêtre ouvrant juste sur le Pont-Neuf.

A peine les deux hommes étaient-ils installés, qu'un valet entra et dressa en un tour de main le couvert.

Les dix minutes demandées par Double-Épée n'étaient pas écoulées encore lorsque celui-ci parut, précédant deux de ses garçons dont l'un était chargé de plats et l'autre de bouteilles.

Double-Épée renvoya les valets et ferma la porte au verrou.

— Maintenant, messieurs, dit-il, me voici tout à votre disposition.

— A table, alors dit le capitaine qui, préchant d'exemple s'installa immédiatement.

Le repas commença.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda Double-Épée.

— Tu le sauras, curieux, répondit le capitaine. Mais mangeons d'abord. J'ai toujours professé un profond respect pour cet ancien, je ne sais plus lequel, qui disait : « Après le déjeuner les affaires sérieuses. »

— C'était un grand homme, dit Clair-de-Lune la bouche pleine.

— Ce qui ne l'a pas empêché de mourir, ajouta Double-Épée en remplissant les verres.

— C'est vrai, dit sentencieusement le capitaine, mais l'axiôme est resté. Tiens, qu'est-ce que c'est que ce petit vin-là, il n'est pas mauvais du tout ?

— Vous trouvez, parrain ?

— Certes, il a du montant, il est ma foi très-joli. Où diable l'as-tu trouvé ?

— C'est un de mes correspondants qui me l'a envoyé d'Alby.

— Eh bien, vrai ! je t'en fais mon compliment bien sincère. Il est excellent.

— Tant mieux, parrain ; je suis heureux qu'il vous plaise.

— Tu en as beaucoup comme cela dans ta cave ?

— Oh ! une douzaine de pièces tout au plus.

— Corbieux ! c'est gentil ! Tu sais, lorsque je viendrai chez toi, tu auras soin de m'en faire toujours servir.

(A CONTINUER).

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

“ LE FEUILLETON ILLUSTRE ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & C^{ie},

Boite 1986, E. de P. M.

4, Rue St. Jacques